

La CLOCHE du DIMANCHE

REVUE HEBDOMADAIRE

Directeur : JEAN des ERABLES

Éditée par G. VEKEMAN

33, — RUE ST-NICOLAS, — 33
MONTREAL



JEUDI, 17 FÉVRIER 1898

Un de nos Zélateurs nous écrit :
" On a ri de moi lorsque j'ai mis ma maison de commerce sous la protection spéciale de S. Antoine de Padoue, mais j'ai laissé rire... Jamais je n'ai demandé une faveur au grand thaumaturge sans l'obtenir. Annoncez cela et je propagerai la CLOCHE !"

L'enfant pour lequel sa mère a demandé une prière à tous nos lecteurs, est guéri. Remercements.

A NOS AMIS

Le rapport de l'Union Franco-Canadienne, dont nous recommandons la lecture à tous nos amis, nous force à remettre au prochain numéro plusieurs communications intéressantes. Nous sommes à prendre nos mesures pour publier sous peu 16 pages au lieu de 12. Chaque semaine nous donnerons 4 pages de feuilleton, ce qui formera au bout de l'année un beau volume valant à lui seul plus que le prix de l'abonnement.

Vous lisez ce journal, c'est très bien ; jamais vous n'y apprendrez à faire ou à approuver le mal. Mais, ce n'est pas assez. Après avoir lu la CLOCHE, passez-la à d'autres, afin qu'ils la lisent à leur tour. Qui

dira jamais le bien que vous pourrez faire ainsi, sans peine ni dépenses !

L'imprimé sous toutes ses formes est l'arme que nous devons tous manier contre les adversaires de notre sainte foi. Pour faire lire de bonnes publications, il faut aller jusqu'à s'imposer de vrais et sérieux sacrifices.

Nombre de personnes ne se rendent pas assez compte des ravages que fait la mauvaise presse et du devoir qui s'impose à tous les honnêtes gens de payer de leur personne et de leur bourse pour répandre la bonne presse et lutter ainsi contre les mauvaises doctrines.

Si chaque catholique remplissait son devoir sur ce point, la mauvaise presse n'y survivrait pas, et la société serait sauvée.

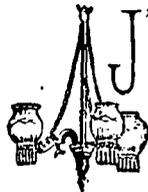
R. P. FAYOLLAT, S. J.

ABUS DES ALCOOLS.

DEUXIÈME CAUSERIE.

COMMENT ON PREND LA MAUVAISE
HABITUDE DE BOIRE.

LES ALCOOLIKES EN TEMPS
D'ÉPIDÉMIE.



J'AI parlé, de la triste mort d'une victime des boissons alcooliques.

Son histoire est celle de beaucoup d'autres. Il avait toujours été très-sobre, lorsque, par un beau jour d'hiver, comme il conduisait des traverses de chemin de fer à la gare la plus proche, il rencontra un ami qui lui offrit un coup à boire.

Il y toujours de ces gens altérés qui ne sauraient se mettre en route sans avoir en poche le petit flacon de consolation.

Grégoire accepta, par politesse. Il faisait très-froid et le pauvre homme s'imaginait que cette liqueur brûlante lui donnerait des forces en le réchauffant doucement. Grande était son erreur. Les boissons alcooliques font du "bien" à l'homme comme un coup de fouet en fait au cheval. On ne va pas loin avec ce système.

Les liqueurs causent, pendant quelques instants, une certaine sensation de chaleur, mais le vrai moyen de mourir de froid c'est d'en boire beaucoup, lorsqu'on entreprend un long voyage par des chemins couverts de neige et de glace. Brusquement, sans avoir conscience de son état, on se sent envahi par le sommeil, on s'endort et on se réveille — fort mal préparé — dans l'autre monde.

Je ne suis plus jeune, je pratique depuis plus d'un quart de siècle, et mes lecteurs seraient surpris si je leur disais combien j'ai vu mourir ainsi de malheureuses victimes de l'alcoolisme.

Qu'on le sache bien, l'homme qui fait usage de boissons fortes, a généralement le sang vicié, et sa guérison est toujours plus difficile que celle d'un homme sobre, quelle que soit sa maladie.

J'ai fait un voyage en Europe en 1866. Le choléra sévissait en Belgique et dans le nord de la France. J'eus l'occasion de visiter les hôpitaux de Beauvais, Arras, Valenciennes, Cambrai, Lille, Bruges, Gand, Bruxelles, Anvers et Liège. Partout, entendez-vous, amateurs de la bouteille infernale ? je constatai que les alcooliques tombaient comme des mouches. " Le fléau n'a qu'à les toucher du bout du doigt pour les culbuter," me dit un vieux praticien.

Et il ajouta :

— Ces maudites boissons doivent avoir été inventées par la mort elle-même, afin qu'elles rendent plus facile son horrible besogne.

Mais la maladie et la mort ne sont pas les seules conséquences de cette funeste passion. Combien de crimes qui n'eussent jamais été commis sans l'ivrognerie ; que de catastrophes causées par l'abus des liqueurs !

Combien de pauvres et de vagabonds, traînant péniblement une existence misérable, vivant méprisés, repoussés partout, jouiraient d'une honnête aisance, s'ils avaient su résister à la tentation !

Si j'étais égoïste, je ne me plaindrais pas des boissons spiritueuses, car elles me procurent plus de revenus que toutes les maladies réunies.

Mais quand je vois tant de familles menacées de misère, quand je vois tout un pays s'appauvrir, quand je vois des intelligences s'éteindre, des familles se décimer par la faute de cet infernal poison,